

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, MARDI, 17 AOÛT 1847.

No. 65

PENSÉES

SUR

LE CHRISTIANISME,

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

—♦—
DOGME.

Suite.
X.

Nous sommes entre deux difficultés effrayantes pour la raison : l'ordre accoutumé de la nature fut interrompu si le Christ est ressuscité ; l'ordre moral est bouleversé si cet être, parfait modèle de sagesse, est souillé d'imposture. L'une et l'autre hypothèse accable ma pensée. Cependant je conçois que Dieu, inépuisable en sa clémence, ait daigné secourir les misères humaines, et qu'il ait, par un prodige, attesté la mission du Sauveur. Dans ce système rien ne révolte mon esprit ; tout y est beau, consolant ; oser le combattre, c'est vouloir limiter la puissance et les bienfaits de Dieu. La réflexion fortifie ce système, et l'autre perd de plus en plus à l'examen. Un être dont toutes les paroles et toutes les actions annonçaient la vertu parfaite, aurait conçu le projet de régénérer l'humanité par le mensonge et l'hypocrisie ! Deux mille ans auraient vu croître le succès du blasphème par lequel il se disait Dieu ! Si vous prouvez cette hypothèse, ce n'est pas seulement la religion de l'imposteur que vous renversez ; vous bouleversez les notions du vrai et du faux, du juste et de l'injuste ; je ne puis plus croire à la morale, je ne dois plus croire en Dieu ; et l'athée seul est conséquent dans ses dénégations.

Lorsqu'on examine, sans prévention, les preuves de la mission accomplie par le Sauveur, on est frappé de voir combien ses appuis terrestres étaient faibles, et l'on est dans la nécessité de reconnaître qu'un pouvoir surnaturel a seul enfanté le Christianisme. Les disciples choisis par Jésus ne lui apportent point la haute influence que donnent le rang, la fortune, la considération publique : ce sont des gens du peuple, de grossiers pêcheurs, des publicains méprisés. Ont-ils de l'éloquence, des talents naturels ? Plusieurs fois Jésus leur reproche leur peu d'intelligence, leur aveuglement, leur incrédule. Ont-ils au moins du dévouement à sa personne ? Ils l'aiment, mais ils sont faibles, timides ; quand il est arrêté, tous l'abandonnent et s'enfuient. Puisque dans les préparatifs de l'établissement du Christianisme, les secours humains furent insignifiants, que serait-il devenu sans la puissance divine ?

Dans ce qui précède et ce qui suit la résurrection, il y a des faits incontestés : le Christ est mort sur la croix ; il a été enseveli ; des gardes ont été placés au tombeau pour en défendre l'approche ; le troisième jour, le corps avait disparu ; les chefs des Juifs ont dit qu'il avait été enlevé par les disciples du supplicié. Sans m'arrêter à prouver qu'ils auraient rencontré d'insurmontables obstacles, je dis qu'ils n'ont pu même avoir la pensée de cet enlèvement. En effet, ou ils croyaient que leur maître ressusciterait dans trois jours, ou ils ne le croyaient pas, ou ils doutaient. S'ils croyaient à la promesse du Christ, pourquoi se fussent-ils exposés très-inutilement à des dangers évidents ! Leur devoir était de se reposer sur la puissance de leur maître ; ils n'avaient besoin que d'attendre trois jours, certains qu'ils étaient de le voir reparaître. S'ils ne croyaient pas sa résurrection possible, ils jugeaient qu'ils avaient été trompés par lui ; ils voyaient tomber avec sa promesse de revenir à la vie, toutes celles qu'il leur avait faites ; l'entreprise au succès de laquelle ils avaient cru quelques moments, était anéantie sans ressources. Dans cette situation, le plus simple bon sens, et la timidité dont ils avaient donné des preuves, ne leur laissaient que l'alternative de se dérober aux regards des Juifs, ou d'aller demander aux chefs des prêtres, aux sénateurs, de leur pardonner l'imposture qu'ils reconnaissaient, et dont ils avaient été les innocents complices. S'ils doutaient, le même bon sens et la même timidité leur disaient de se cacher pendant trois jours, pour savoir de quel côté se trouveraient la vérité et la puissance. Dans toutes ces hypothèses, rien ne peut suggérer l'idée d'enlever le corps du crucifié.

Les apôtres sont les principaux témoins de la résurrection. Vous refusez de les croire : sont-ils trompés, ou sont-ils trompeurs ? Comment seraient-

ils trompés ? Ils ont vu le Christ, ils lui ont parlé, ils ont passé quarante jours avec lui, ils ont touché les plaies que son supplice avait laissées sur son corps. On se trompe quelquefois, même lorsqu'il s'agit de faits palpables ; mais quel préservatif existe contre l'erreur, quand on peut admettre ces faits sans exposer son repos et sa vie ! Or, si les apôtres avouent la résurrection, ils sont forcés d'en rendre témoignage, ils se livrent aux haines, aux persécutions des ennemis du Christ ; un dévouement de tous les instants leur devient nécessaire, et les supplices en seront le prix ici-bas. Recourons à l'autre hypothèse, car il est impossible que dans une telle situation, ces hommes n'aient pas bien examiné, et qu'ils se soient laissés tromper. Ils ont donc été trompeurs ? Oh ! c'est dans cette hypothèse qu'il faut accumuler des suppositions incroyables. Les apôtres, après avoir reconnu que le Christ était un imposteur, se seraient concertés et tous se seraient accordés, pour recommencer l'œuvre de mensonge interrompue par sa mort ! D'où leur seraient venus cette folle pensée et ce courage inique ? Lorsqu'ils avaient le Christ avec eux, et qu'ils devaient dire à la vérité de ses promesses, ils fuyaient pour n'être pas compromis : maintenant que leur maître n'est plus, et qu'ils savent que ses promesses sont fausses, les voilà pleins de zèle ! Quel aurait été leur but ? Ces hommes se seraient dit : Jésus était un fourbe ; n'importe, ayons l'hypocrisie de soutenir qu'il est Dieu ; nous ne recueillerons ainsi ni des richesses, ni des honneurs ; de justes châtiments nous attendent en ce monde et en l'autre ; n'importe, sacrifions tout au désir de faire adorer l'homme qui nous trompait et que son ambitieuse entreprise a conduit au supplice. Animés par un projet si contraire à tous leurs intérêts, ces ignorants, ces lâches, seraient devenus subitement éclairés, intrépides, et leur projet eût réussi ! Je ne suis pas assez crédule pour préférer de telles absurdités aux récits de l'Évangile.

Ce qu'atteste l'histoire, c'est que, modèles de foi, d'éloquence et de courage, les apôtres ont prêché le Christianisme, et qu'il l'ont répandu au milieu des persécutions et des supplices. Si vous leur demandez l'explication du changement qui s'est fait en eux, ils vous diront que le Christ est ressuscité ; qu'il est monté au ciel, et que le Saint-Esprit est descendu sur eux. J'ai discuté le premier de ces faits, les deux autres en sont des conséquences.

XI.

Une des vérités les plus importantes de la religion, c'est que pour être vraiment chrétien, le raisonnement ne suffit pas et que la foi est nécessaire. A ce mot, les prétendus philosophes croient triompher ; ils disent qu'après avoir cherché à dissimuler que nous avons besoin d'étouffer le bon sens, nous finissons par être forcés d'en convenir.

Ainsi parlent des hommes dont l'esprit est superficiel, ou qui, malgré leur force de tête, comprennent mal des questions que leurs préjugés ont décidées d'avance. La foi ne blesse point la raison, car celle-ci voit, reconnaît les avantages de la foi, et nous porte elle-même à demander au Tout-Puissant ce don de la bonté céleste.

Souvent notre raison nous parle de sa faiblesse ; elle nous dit qu'il est des vérités impénétrables pour elle, des sentiments qu'elle ne peut inspirer, une force qu'elle est impuissante à donner. En l'écoutant, nous sentons le besoin de recourir à l'Être infini, pour qu'il daigne suppléer à tout ce qui nous manque.

La raison nous prescrit d'aimer Dieu ; mais suffit-il de raisonner pour aimer ? Prétendra-t-on que la raison s'abâtit, lorsqu'elle nous dit de prier pour obtenir que Dieu pénètre nos cœurs de tout l'amour que doivent inspirer ses bienfaits ?

La raison juge que tel plaisir est trompeur ; ce plaisir cependant nous entraîne ; elle nous presse d'accomplir tel devoir envers des malheureux ; les soins qu'il faudrait prendre, les dangers qu'il faudrait braver, nous arrêtent. Nous verrons le bien, nous ne le ferons pas sans une force que Dieu seul peut nous communiquer.

Pour la croyance aux vérités chrétiennes, il se passe dans notre âme quelque chose d'analogique à ce que nous voyons d'observer pour le sentiment d'amour et pour la force qui nous sont nécessaires. Dieu nous permet d'exercer la raison dont il nous a doués, elle nous conduit à reconnaître les preuves du Christianisme ; et cependant, si la croyance qui en résulte n'a d'autres appuis que cette raison vacillante, à la fois orgueilleuse et faible, il est bien difficile que nous restions constamment soumis au principe, reconnu par elle, qu'on ne peut contester ce qu'on sait être révélé. Quelquefois nous aurons des doutes ; non pas, j'aime du moins à le penser, non pas sur l'ensemble,